

Le Pilier des Anges

présente :



MOLLY

JAMES JOYCE

Théâtre d'acteur – Durée : 70 mn – Tout public à partir de 14 ans

Avec Chloé Chevalier

Régie générale Pascal Papini

Lumière et scénographie Erick Priano

Texte James Joyce

Traduction Tiphaine Samoyault

Adaptation Pascal Papini, Chloé Chevalier

Avec Chloé Chevalier

Mise en scène Pascal Papini

Scénographie Erick Priano

Création lumière Erick Priano

Création sonore François Sallé

Costumes Isabel Fortin, Chloé Chevalier

Régie plateau Alexis Campos

Production Le Pilier des Anges

Coproduction Cie Protéiforme(s)

Avec l'aide de la Drac Midi-Pyrénées, de la Région Midi-Pyrénées, du Théâtre National de Toulouse et du Groupe Merci.

Le Pilier des Anges est subventionné par le Ministère de la Culture-DRAC Île-de-France, le Conseil départemental du Val-de-Marne, la Ville de Fontenay-sous-Bois

Ulysses de James Joyce

Ulysse est le roman phare de la littérature du XXème siècle. S'appuyant sur l'Odyssée d'Homère, le roman se passe la journée du 16 juin 1904, dans la ville de Dublin. En un jour Joyce trace une odyssée toute entière. Ce roman se découpe en 18 chapitres ayant chacun son style d'écriture. Il décrit une journée (extra) ordinaire de Léopold Bloom et se termine dans le lit conjugal avec le monologue de Molly Bloom.

Ce roman a donné à Dublin le « Bloomday » qui se déroule tout les 16 juin en hommage à Joyce et son œuvre. Parler de ce roman exceptionnelle demanderai des pages de commentaires pour ce faire nous vous proposons des extraits d'un article de Valery Larbaud.

« James Joyce » La Nouvelle Revue française

« Depuis deux ou trois ans James Joyce a obtenu, parmi les gens de lettres de sa génération, une notoriété extraordinaire. Aucun critique ne s'est encore occupé de son œuvre et c'est à peine si la partie la plus lettrée du public anglais et américain commence à entendre parler de lui ; mais il n'y a pas d'exagération à dire que, parmi les gens du métier, son nom est aussi connu et ses ouvrages aussi discutés que peuvent l'être, parmi les scientifiques, les noms et les théories de Freud ou d'Einstein. Là, il est pour quelques-uns le plus grand des écrivains de langue anglaise actuellement vivants, l'égal de Swift, de Sterne et de Fielding, et tous ceux qui ont lu son Portrait de l'Artiste dans sa Jeunesse s'accordent, même lorsqu'ils sont de tendances tout opposées à celles de Joyce, pour reconnaître l'importance de cet ouvrage ; tandis que ceux qui ont pu lire les fragments d'Ulysse publiés dans une revue de New-York en 1919 et 1920 prévoient que la renommée et l'influence de James Joyce seront considérables.

Cependant, si, d'autre part, vous allez demander à un Membre de la « Société (américaine) pour la Suppression du Vice » : Qui est James Joyce ?

Vous recevrez la réponse suivante : C'est un Irlandais qui a écrit un ouvrage pornographique intitulé Ulysse que nous avons poursuivi avec succès en police correctionnelle lorsqu'il paraissait dans la Little Review de New-York.

(...)

Ulysse est homme, et le plus complètement humain de tous les héros du cycle épique, et c'est ce caractère qui lui a valu d'abord la sympathie du collégien ; puis peu à peu, en le rapprochant toujours davantage de lui-même, le poète adolescent a recréé cette humanité, ce caractère humain, comique et pathétique de son héros. Et en le recréant, il l'a placé dans les conditions d'existence qu'il avait sous les yeux, qui étaient les siennes :

à Dublin, de nos jours, dans la complication de la vie moderne, et au milieu des croyances, des connaissances et des problèmes de notre temps.

Du moment qu'il recréait Ulysse, il devait, logiquement, recréer tous les personnages qui, dans l'Odyssée, tiennent de près ou de loin à Ulysse.

De là à recréer une Odyssée à leur niveau, une Odyssée moderne, il n'y avait qu'un pas à franchir.

(...)

Ainsi chaque épisode traitera d'une science ou d'un art particulier, contiendra un symbole particulier, représentera un organe donné du corps humain, aura sa couleur particulière (comme dans la liturgie catholique), aura sa technique propre, et en temps qu'épisode, correspondra à une des heures de la journée.

Ce n'est pas tout, et dans chacun des panneaux ainsi divisés, l'auteur inscrit de nouveaux symboles plus particuliers, des correspondances.

Pour être plus clair, prenons un exemple : l'épisode IV des aventures.

Son titre est Eole : le lieu où il se passe est la salle de rédaction d'un journal ; l'heure à laquelle il a lieu est midi ; l'organe auquel il correspond : le poumon ; l'art dont il traite : la rhétorique ; ses couleurs : le rouge ; sa figure symbolique : le rédacteur en chef ; sa technique : l'enthymème ; ses correspondances : un personnage qui correspond à l'Eole d'Homère ; l'inceste comparé au journalisme ; l'île flottante d'Eole : la presse ; le personnage nommé Dignam, mort subitement trois jours avant et à l'enterrement duquel Léopold Bloom est allé, (ce qui constitue l'épisode de la descente au Hadès) : Elpénor.

(...)

Ce plan, qui ne se distingue pas du livre, qui en est la trame, en constitue un des aspects les plus curieux et les plus absorbants, car on ne peut pas manquer, si on lit Ulysse attentivement, de le découvrir peu à peu. Mais, quand on songe à sa

rigidité et à la discipline à laquelle l'auteur s'est soumis, on se demande comment a pu sortir, de ce formidable travail d'agencement, une œuvre aussi vivante, aussi émouvante, aussi humaine. Évidemment, cela vient de ce fait que l'auteur n'a jamais perdu de vue l'humanité de ses personnages, tout ce mélange de qualités et de défauts, de bassesse et de grandeur dont ils sont faits : l'homme, la créature de chair, parcourant sa petite journée. Mais c'est ce qu'on verra en lisant Ulysse. »

Valery Larbaud

(Extrait du texte d'une conférence donnée le 7 décembre 1921 à la Maison des Amis du Livre)



© Sébastien Marchal



© Sébastien Marchal

Épisode 18 : Pénélope

« Bien que sans doute plus obscène qu'aucun des épisodes précédents, il me semble que Pénélope est une femme parfaitement saine, complète, amoral, amendable, fertilisable, déloyale, engageante, astucieuse, bornée, prudente, indifférente. *Ich bin das Fleisch das stets bejaht* (je suis la chair qui toujours dit oui. Variation sur Goethe.) »

James Joyce

Joyce se sert beaucoup des informations sur Pénélope les derniers livres de l'Odyssée, il y trouve des allusions à l'infidélité de Pénélope relative à la naissance de Pan, fils des amours d'Hermès et Pénélope selon certaines versions, ou les amours de Pénélope et de tous les prétendants réunis. Cela renforce l'idée, que Joyce reprend au livre de Samuel Butler, selon laquelle l'Odyssée n'a pas pu être écrit par un homme mais par une femme, dans la mesure où c'est toujours le point de vue féminin qui y est représenté.

Une des particularités de cet épisode est son absence de ponctuation. Joyce a pu s'inspirer des lettres de sa femme Nora, effectivement sans ponctuation.

C'est que, pour la première fois dans la littérature mondiale, un personnage se construit entièrement en se disant, il n'y a pratiquement pas d'action dans cet épisode, Molly se contente de quitter un moment son lit pour s'accroupir sur son pot de chambre lorsqu'elle sent venir ses règles, puis se recouche.

La ruse de Joyce a constitué à justifier son monologue apparemment décousu dans son schéma homérique d'ensemble ainsi que dans sa progression textuelle et linguistique.

L'histoire de la composition le démontre, Joyce emploie systématiquement des énoncés contradictoires, si bien qu'il est généralement impossible de dire ce que Molly pense sur tel ou tel sujet.

Jean Michel Rabaté

(Extrait de notes de la Pléiade)

Molly Bloom

« Joyce connaît l'âme féminine comme s'il était la grand-mère du diable »

Carl Gustav Jung

Le monologue ou soliloque de Molly Bloom est le 18ème et dernier chapitre d'*Ulysse*, il est nommé Pénélope en parallèle à la figure mythique d'Homère.

Après « Les lauriers sont coupés » d'Edouard Dujardin, il est un des premiers monologues intérieurs de la littérature, c'est la première fois qu'un personnage se construit en se racontant. Ce sont 50 pages sans point ni virgule, seulement quelques retours à la ligne donnent l'impression de huit phrases, comme huit longs souffles.

Ce chapitre est la pensée de Molly, pensées mélangeant ses doutes sur Léopold Bloom son mari, ses peurs, ses fantasmes et ses souvenirs de Gibraltar. Tous les méandres sont possibles, elle passe de son enfance au temps présent, de son premier amour à son amant, ses amis d'enfance et ses connaissances.

Molly a passé son enfance à Gibraltar, ayant perdu sa mère très tôt.

Son père, officier de l'armée britannique, pourvoit à son éducation, accompagné par une gouvernante espagnole. Jeune fille elle arrive à Dublin où elle épouse Bloom.

Après un mariage heureux, son mari féru de politique, perd plusieurs emplois et se retrouve à vendre des annonces publicitaires dans un journal de Dublin. Vivant chichement, une carrière de chanteuse insatisfaisante, elle rêve d'une autre vie. Sa fille de 15 ans vient de quitter la maison pour partir faire des études. Sa solitude, sa jeunesse, sa vie de couple éteinte, un enfant mort, elle est comme engoncée dans cette société irlandaise du début du siècle, où la religion, et l'éducation prédominent. Pour autant, l'essor industriel et le lancement d'un nouveau mouvement irlandais (Sein Fein) sont le décor de son environnement.

Sa parole est avant tout la logorrhée d'une femme qui livre son intimité, sa peur de la solitude et son désir de jouir, dans une société où la morale tient une place prédominante. Aujourd'hui, dans ce monde en mutation, cette parole garde une modernité indéniable.



© Sébastien Marchal



© Sébastien Marchal

Molly et l'envie d'en découdre

« Le théâtre doit être une sentinelle imprenable »

Antoine Vitez

J'ai découvert le monologue de Molly Bloom quand j'étais élève au Conservatoire d'Avignon. Pascal Papini directeur de l'école à l'époque, proposa comme exercice de début d'année de nous emparer au choix d'un morceau du texte.

Des lors, il n'a cessé de m'accompagner.

J'ai continué à travailler des fragments dans les cours au Conservatoire Supérieur de Paris, ou lors de rencontre au JTN avec divers metteurs en scène.

Puis l'envie de le « monter » est née.

L'envie de se plonger pour de bon dans cette œuvre étonnante, de partir à l'aventure de cette grande fresque littéraire.

Je ne comprenais sans doute pas encore la moitié de son envergure mais j'y revenais toujours aussi fascinée. Il a fallu des mois de travail de table, de dramaturgie pour appréhender justement cette parole. Bien sûr s'attaquer à une telle œuvre est un défi personnel d'actrice.

La volonté n'étant pas d'incarner Molly Bloom mais de tenter l'exercice complexe d'errance de la pensée. C'est le plaisir de se rendre au service de la pensée de Molly tout en gardant la vivacité nécessaire que requiert le présent du théâtre.

J'aime ce texte pour la modernité de sa pensée, pourtant écrit en 1921, comme si le personnage de Molly était ma contemporaine.

Exilée de sa propre enfance, Molly tout comme les personnages de Joyce, cherche la beauté qui n'est pas encore ou celle qui fut.

J'ai demandé à Pascal Papini de m'accompagner dans ce projet.

Nous avons passé plusieurs semaines studieuses sur le texte, à relire tout Joyce et particulièrement Ulysse, pour décider enfin la route que nous allions prendre.

Chloé Chevalier

Note de scénographie

L'endroit d'où la parole naît dans le roman de Joyce est le lit qu'elle partage avec Léopold avec qui elle dort tête bêche. Il est vers deux heures du matin.

Le lit évidemment à une importance primordiale. Il sera signifié comme une simple couche et servira dans l'espace d'un effet d'éloignement et de solitude. Le lieu où la fable commence et se finira.

Léopold sera présent comme un trompe l'œil, c'est une présence absente, il est là et on l'oublie.

L'espace sera mis dans un jeu de perspective qui permettra d'évoluer sur plusieurs plans. De cette solitude du lit à la parole vers le public, qui sera à la fois sa propre image, son reflet de considération et l'espace de l'interpellation ou de la confiance.

Le travail du son s'articulera autour de deux axes. D'une part le traitement de la voix, captée, traitée et spatialisée, en alternance entre voix intérieure, et adresse public. D'autre part la construction d'un environnement sonore. Les matières utilisées seront concrètes ou fantasmées, plongées dans l'instant ou ancrées dans le souvenir.

Différents plans de diffusion sonore, rapprochés ou lointains, de diverses natures et provenances, jouant de la couleur propre de chaque haut-parleur, seront comme autant de mode de narration.

Chloé Chevalier, Pascal Papini



© Sébastien Marchal



© Sébastien Marchal

Note de mise en scène

La première question est celle de la parole. Comment rendre compte d'un rythme d'une pensée vagabonde en un rythme de parole. Pensée à voix haute, adresse à l'autre (public) soi-même, en respectant cet essoufflement progressif de ces huit phrases sans ponctuation.

Nous avons déjà fait des choix d'adresse et nous oscillions sans cesse entre cette pensée à voix haute et cette adresse publique, pour cela la scénographie est déterminante.

Si ce texte est une des grandes pages de la littérature du XXème siècle, elle garde une pertinence dans ses propos, et l'on a faire à une écriture tout a fait contemporaine. Il s'agit de jouer l'immédiateté de cette parole, de jouer de la parole légèrement déformée par le son comme différent registre. Légère déformation de la silhouette en changeant les plans de jeu, comme pour jouer de gros plan et de présence du spectateur et de s'en éloigner pour lui laisser sa place de spectateur/voyeur.

J'avais donné ce texte il y a presque dix ans dans le cadre de l'école à Chloé Chevalier, depuis ce texte l'accompagne et ce temps est inespéré. La lente maturation lui donne des libertés absolues dans la parole, elle en fait une surprenante drôlerie, à la fois très mature et légère. Elle respire Joyce, ce texte est devenu le sien.

Le texte in extenso de ce monologue à une durée de deux heures trente, nous en avons fait une adaptation dans nos résidences passées et nous proposons un voyage d'environ une heure trente. Nous en avons gardé tous ses méandres et sa saveur, et nous avons retiré une grande partie des références liées au roman, qui n'auraient pu être comprises que par des connaisseurs avertis de l'œuvre.

Pascal Papini

L'équipe artistique

Pascal Papini metteur en scène

Pascal Papini est acteur, metteur en scène et directeur pédagogique du conservatoire de théâtre d'Avignon jusqu'en mai 2007 où il part codiriger le centre Dramatique de l'Océan Indien à l'île de la Réunion jusqu'en 2010, depuis cette date il est à Toulouse pour mettre en place le Conservatoire de théâtre et travaille sur la politique théâtrale de la Ville.

Il a créé les premières pièces de Fava (Palais de Justice de Paris Avignon etc..) et de Matěi Visniec (Théâtre des Célestins, Chêne noir la Seyne sur mer) en France.

Il a créé des œuvres d'auteurs contemporains, toujours en faisant un trajet avec l'auteur ou l'écriture. Avec Valletti, il crée « Comme il veut », mais aussi « Balle perdue » et « Nègre au sang ». Avec Matěi Visniec il crée « les chevaux à la fenêtre » et propose plusieurs modules de lectures jouées, des maquettes et une commande d'écriture « Hécatombeon » : une fable sur la mythologie, réalisée sur le site de Glanum avec la Caisse Nationale des Monuments Historiques. Avec Jean Yves Picq, il fait la reprise du « Conte de la neige noire », la création du « Manuscrit des temps fracturés » pour Glanum et la collaboration artistique pour l'opéra de « La cité de verre ». Avec Sébastien Joanniez, il crée « Ouïmais » au centre dramatique de l'Océan Indien ainsi que cinq autres pièces, et à chaque fois dans des formes différentes :

« Poch » et « La nuit l'ordure » dans les halls foyer et bars, « ménagerie du sixième mois » en proximité et en circulaire, « marabout d'ficelle » lecture vidéo pour les plus jeunes et « Les lambeaux noirs dans l'eau du bain ». Avec Giuseppe Fava il organise autour du spectacle

« Ultima Violenza », des rencontres et débats sur théâtre et démocratie, état et justice, avec des artistes, metteurs en scène, magistrats, intellectuels, etc, dans chaque palais de justice.

Il est souvent sorti du théâtre pour exploiter des lieux de mémoire comme les salles d'audience des Palais de Justice, les sites archéologiques (Vaison la Romaine, Fouilles de l'Oratoire à Avignon, île du Frioul à Marseille et Glanum), les bistrotts de quartiers ou de villages avec « Un jour au fond des mers je prendrai mes vacances » de Bernard Dimey, ou la reprise de « Embouteillage » conçu par Anne Laure Liegeois, dans une file d'une trentaine de voitures.

Chloé Chevalier comédienne

Chloé Chevalier obtient en 2004 le Diplôme d'Etudes Théâtrales du Conservatoire d'art dramatique du Grand Avignon. Elle écrit et joue *En attendant les beaux jours*, ou une tragédie du bonheur. Elle joue dans *L'Opéra de Quat'* sous de B. Brecht, mis en scène par Pascal Papini. En 2008, elle est diplômée du CNSAD de Paris. A partir de 2009, elle joue dans *Sainte Jeanne des abattoirs* de B. Brecht, mis en scène par Bernard Sobel, puis dans *Baal*, du même auteur, mis en scène par Jean-François Matignon. Elle joue ensuite dans *Pylade* de Pier Paolo Pasolini, mis en scène par Damien Houssier. Avec la Cie du Hasard Objectif, elle joue dans *Les deux nobles cousins* de Shakespeare, et dans *Théâtre à la campagne* de David Lescot, mis en scène par Sara Llorca. Elle travaille avec la Cie Kobal't. Elle joue dans *T.D.M 3* et *Gibiers du temps* de Didier Georges Gabily sous la direction de Mathieu Boisliveau, dans *le Misanthrope* de Molière sous la direction de Thibault Perrenoud. Elle rejoint la compagnie de Brigitte Jacques Wajeman pour une reprise de rôle dans *Sophonisbe et la mort de Pompée* de Corneille. Elle adapte et joue *Molly*, monologue du dernier chapitre d'*Ulysse* de James Joyce, mis en scène par Pascal Papini. En 2017, elle joue *La source des Saints* de John Millington Synge dans une nouvelle traduction de Noëlle Renaude, mis en scène par Michel Cerda puis dans la dernière création de Kobal't, *la Mouette* d'après Anton Tchekhov, mis en scène par Thibault Perrenoud. Elle joue dans *En attendant les barbares*, film réalisé par Eugène Green. En 2018, elle jouera dans *Hansel et Gretel (le début de la faim)*, écrit et mis en scène par Alice Zeniter.

Erick Priano Scénographe

Né en 1964, vit et travaille à Avignon / France

Après une formation en projection cinéma et régie son et lumière, il développe au sein d'une fédération d'associations un circuit de diffusion cinématographique, puis un service culturel favorisant la mise en place d'activités musicales en Avignon. Il ne cessera de rapprocher les diverses pratiques artistiques en multipliant les collaborations en danse, théâtre et musique. Créateur d'images, il travaille à ses propres réalisations et installations avec un goût prononcé pour le nitrate... (image argentique comme moyen d'expression rythmique et pictural).

À son actif : Création lumière et scénographie de plus de quarante spectacles, nombreuses régies avec tournées en France et à l'étranger (danse et théâtre). Créations graphiques d'une dizaine d'albums, de plusieurs affiches (musique, théâtre) et quatre expositions sur le cinéma d'animation. Direction technique de festivals (cinéma, théâtre), formateur et scénographe de l'école nationale de théâtre de Bolivie. Réalisations audio-visuelles pour le spectacle, courts- métrages, installations.



© Sébastien Marchal



© Sébastien Marchal

La presse en parle

LE BRUIT DU OFF

L'adaptation d'Ulysse de James Joyce, réalisée par Chloé Chevalier (Molly) et Pascal Papini, trouve là une percutante vérité. La comédienne nous fait entendre, avec une grande sensibilité et une maturité surprenante au regard sa jeunesse, ce long monologue qui dit d'une femme désirante et exceptionnellement vivante ce que les conventions langagières et machistes voudraient faire taire sous le sceau de la bienséance, bienpensante.

Si seul le mensonge est obscène, l'on peut dire que dans les plis et replis des mots qui surgissent, une vérité virginale se déploie à l'envi et nous saisit là où nous sommes, sujets de notre propre désir, tant la pureté du personnage échappe à tout compromis. Jusqu'à l'orgasme final, point d'orgue de ce très troublant et exaltant soliloque, nous sommes pris par les fragments épars de cette parole d'une amoureuse qui, en se disant, acte ce qui la constitue : son passé à Gibraltar, son premier amant, ses doutes présents sur Léopold Bloom, ses fantasmes, son appétit de jouissance que rien ne semble pouvoir endiguer tant la liberté qui est en elle est infinie.

Quant à la scénographie et à la mise en scène, elles sont aussi d'une pureté éclatante : les miroirs, au tain marqué par les traces du temps qui n'arrête pas de passer et repasser les mêmes déclinaisons de l'être en vie, délivrent des reflets brouillés du personnage pris dans le maelstrom du flot désirant. Jusqu'au damier du sol qui offre une perspective fuyante vers ce lit conjugal, lieu de tous les fantasmes vécus et projetés. Belle mise en scène qui, sans jamais prendre le pas sur la langue incarnée de Joyce, la porte à un niveau de lisibilité qui nous ravit. A voir ... avec délices !

Yves Kafka

(8 juillet 2014)

LAPROVENCE.COM

Molly Bloom, texte culte pour les comédiennes : un très long monologue de James Joyce à la fin d'Ulysse, roman phare du 20ème siècle. Sans ponctuation aucune. Soit 75 minutes dans lesquelles l'interprète doit trouver une respiration : virgules, points, points d'exclamation, d'interrogation, de suspension, point d'orgue... Aidée de Pascal Papini, metteur en scène et grand pédagogue devant l'Éternel des plateaux, Chloé Chevalier tient très musicalement le tempo. Jusqu'au point d'orgue justement, suspendu et conclu dans une perte de souffle-extase-orgasme étonnant.

Comment ? Qui ?

Molly, 33 ans, chanteuse, mariée (et désirs tous dédiés aux amants passés, présents et futurs), étendue sur son lit-sofa (esquisse de chambre 1900 d'Éric Priano très réussie). Ou par terre ou assise sur un pot de chambre : temps bénis de liberté de pensées, de paroles et d'actions où nous plongeons délicieusement avec la comédienne : elle ose tout et elle le peut grâce à une immédiateté trouvée dans cette dérive extraordinairement complexe et très culottée, obscénité comme en contrepoint avec un regard et des sourires quasi enfantins : c'est très beau !

Danièle Carraz

(22 juillet 2013)

RUE DU THÉÂTRE

C'est dans sa chambre, au troisième étage de La Manutention, que nous reçoit Molly Bloom, et que nous saluera, finalement, Chloé Chevalier après une prestation époustouflante de densité, de justesse et de précision dans le dernier chapitre "Pénélope" du "Ulysse" de James Joyce. Une plongée dans l'intimité d'un être, d'une femme.

Le décor tout d'abord, c'est une chambre, un lit cage tout chiffonné de draps blancs, d'oreillers écrasés. Sur la gauche - mes sens ne m'ont-ils jamais trompé ? - trois fenêtres ou miroirs, les impressions évolueront au gré des éclairages. On ne le sait pas encore mais, plus tard, hors champ de vision, il y a une salle de bain car seront évoquées toutes les intimités, de la chair, de l'esprit, du désir qui fait se rencontrer les deux, en ne refusant aucun geste mais n'en forçant aucun.

Le texte, ensuite, fait de très peu de phrases-fleuves dépourvues de ponctuation, frénésie de pensées qui s'enchaînent par la logique et se libèrent par association.

Immédiatement, Chloé Chevalier s'en empare, le débit est étourdissant, le verbe clair, intelligiblement dit et pleinement habité, aussi dense et tonique que le corps qui le porte. À peine le temps de se dire qu'une telle ivresse pourrait mener à l'ébriété que la comédienne, avec une précision saisissante dans les ruptures et les changements de ton nous a emmenés ailleurs, vers des griseries nouvelles.

Et on la suit avec bonheur dans toutes ses confidences, ses désirs, les enfouis, les avoués, les assouvis, les revécus peut-être, dans ses exaspérations, dans la réalité de sa condition, dans toute sa vie qui défile, de la badinerie à la gravité. Son corps est d'un usage tout aussi maîtrisé que celui de sa voix - quelle idée d'ailleurs que de songer les dissocier.

La façon dont elle joue du regard, dont elle balance, éclatants, des sourires massifs d'exaltations juvéniles ou peu après en distille d'autres, en sous-entendus de Joconde, la façon dont elle montre indirectement ses seins, attributs de féminité, au miroir, et nous laisse voir plus longuement des jambes non pas fuselées par la jeunesse mais délicieusement musclées et si légèrement androgynes, les tensions qui viennent de temps à autres creuser ses reins, ses gestes pour vérifier les saignements, tout participe, dans cette écriture corporelle accompagnant ces mots, non tant de cette plénitude de l'être que de son intégralité. Un bel ensemble de précision et de nuances.

Frédéric Matry

(20 juillet 2014)

LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

Adaptation du dernier chapitre du roman « Ulysse » de James Joyce, « Molly » est tout simplement un petit bijou. Sous la forme d'un monologue, Molly Bloom, nous dit ses infidélités, sa soif d'amour, de jouissance, de Liberté dans une Irlande pétrie de morale. Ecrits en 1921, les mots de James Joyce sont d'une modernité et d'une force incroyables. Sur scène, la jeune comédienne avignonnaise formée au conservatoire de la ville puis diplômée du Conservatoire National Supérieur d'art dramatique de Paris, Chloé Chevalier est époustouflante. Dans ce texte écrit sans ponctuation et dans lequel il n'y a pratiquement pas d'action, elle réussit à nous embarquer avec elle dans l'errance de ses pensées. Le spectateur est accroché à ses lèvres, subjugué par ce soliloque apparemment décousu, très érotique et pourtant si sensible et profond. La mise en scène intelligente signée Pascal Papini donne une place prépondérante au lit conjugal, rendant le public tour à tour témoin ou voyeur des pensées de Molly. Une vraie belle pièce !

Sarah Mendel

(23 juillet 2013)

ESCAPADES THÉÂTRALES : L'EXIGENCE LITTÉRAIRE

Le monologue de Molly, flux de conscience parmi les plus goûteux du style sulfureux de James Joyce, conclut l'Ulysse, une sorte d'odyssée homérique contemporaine qui démystifie la mythologie par un regard désabusé de la condition humaine dans sa banalité quotidienne. Joyce arriva à son chef-d'œuvre après avoir publié des poèmes et des proses d'une lisibilité qui ne laissait pas présager l'évolution ultérieure de son écriture avec ce roman si dispersif par la diversité des formes littéraires utilisées et de là, plus tard, à l'expérimentalisme extrême du Finnegans Wake.

L'Ulysse nous conduit vingt-quatre heures par les rues du Dublin en suivant les dérisoires naufrages de ses deux protagonistes, Léopold Bloom et Stephen Dedalus. Molly est la femme de Bloom, une créature à la psychologie élémentaire qui perçoit le monde par le biais des trémoussements de son corps, de sa sensualité frustrée et cannibale. Et cependant il y a en elle une sensibilité de

femme qui s'exprime par un langage cru et direct, seul refuge contre ses peurs et ses angoisses. Pascal Papini s'est essayé, avec la complicité de Chloé Chevalier, son interprète, à un défi non facile (il n'est pas le seul en vérité à s'être frotté à ce texte mais il est sûrement celui qui le mieux en a traduit la potentialité dramatique) en mettant en scène sa Molly. Sur un lit en désordre et dans un déshabillé casanier, Chloé Chevalier est époustouflante de force et vérité, le texte lui-même se faisant dans sa bouche décor grâce à une extraordinaire maturité expressive. Un public faussement prude au début se laisse enfin prendre en otage, consentant, car le bistouri est sans pitié, fouille en profondeur, à travers la mastication somptueuse et vulgaire des mots qui font émerger les tortuosités et mesquineries, mais aussi les pudeurs enfouies du personnage, les mécanismes de défense de son inconscient. Pascal Papini a derrière lui des créations espacées dans le temps. C'est un homme modeste et fraternel qui aime se réfugier dans un rôle d'enseignant (il a dirigé le Conservatoire de Théâtre d'Avignon et aujourd'hui dirige celui de Toulouse, il a été à l'origine des Chantiers Nomades et d'autres initiatives d'importance). Ce n'est pas un metteur en scène qui s'affiche, mais quand on a la chance de voir une de ses créations, on comprend combien de médiocres (et de médiocresses) pullulent sur les scènes nationales avec une fortune médiatique absolument injustifiée. Le sien est un théâtre exigeant, engagé dans le sens noble et non opportuniste ou épidermique du terme, d'autant plus appréciable qu'il en partage souvent le mérite avec les élèves qu'il a lui-même forgés et ont pris des ailes comme Chloé Chevalier. On peut signaler Isabel Fortin, François Sallé, Erick Priano, respectivement création costumes, son et lumière, efficaces et poétiques.

Andréa Genovese pour Belvédère

ZIBELINE, L'ACTUALITÉ CULTURELLE EN RÉGION PACA

Dernier chapitre d'Ulysse de James Joyce, le long monologue intérieur de Molly Bloom est un extraordinaire exercice de style réputé difficile pour les comédiennes. Une rythmique à dompter, une langue vagabonde à servir, pour réussir à s'engouffrer dans le souffle de la pensée de cette « femme de » qui rêve à voix haute d'intelligence et d'amour une nuit d'insomnie. L'interprétation de Chloé Chevalier est remarquable. Diction et phrasé au couteau, générosité gouailleuse, corps meurtri par la solitude, elle décuple dans la scénographie intime d'Erick Priano, les mille et un reflets d'une Pénélope en quête de liberté, grâce aussi à la direction d'acteur de Pascal Papini, ancien (et regretté) directeur pédagogique du conservatoire dramatique d'Avignon, désormais nommé à Toulouse.

Elle démarre au quart de tour cette Molly à la voix grave nourrie d'infinies variations, avalée par l'écho sonore qui la met à distance de ses peurs et désillusions, indomptable et sensuelle, lucide et fantasque. Un objet érotique qui devient sujet de sa conversation intime. Sur l'échiquier de ses souvenirs, elle rêve de canailles et de chevauchées sauvages, de toilettes bourgeoises et de jouissance gratuite, broie du noir et pète la vie. Femme adultère dans une vallée de larmes. Vivante, vulgaire, sensible, drôle, écorchée par le deuil d'un enfant, en colère contre sa fille qui grandit et lui échappe, féministe et contradictoire. Un jeu d'une expressivité mordante que l'on pourrait presque écouter les yeux fermés. Mais ça serait gâcher le plaisir !

Delphine Michelangelli

(21 Juillet 2014)

INTERVIEW RADIO

FRANCE BLEU VAUCLUSE

<http://www.francebleu.fr/culture/l-espace-vip-ete-2014/l-espace-vip-3>

<http://www.francebleu.fr/arts-et-spectacles/france-bleu-vaucluse-fait-son-festival/emission-du-22-juillet>

Le Pilier des Anges

Le Pilier des Anges est une compagnie et un lieu de théâtre dirigé par Grégoire Callies.

Le Pilier des Anges – La compagnie

La compagnie s'est donnée pour objectifs la défense d'un théâtre exigeant qui entre en résonance avec les préoccupations actuelles.

Théâtre de marionnettes

Grégoire Callies milite pour une approche novatrice des arts de la marionnette à l'adresse de tous les publics (du très jeune à l'adulte), en un fructueux mélange des genres (vidéo, musique, numérique, corps de l'acteur) comme un matériau multiple à « manipuler ».

Tout son travail se concentre sur le rapport entre la marionnette et son interprète, le corps de l'acteur dans l'espace et la transmission du comédien vers la poupée. Il revendique le pari de faire se rencontrer marionnettes et grands textes. Le théâtre est pour lui indissociable du poétique et du politique, tout comme il n'a pas choisi par hasard de s'adresser au jeune public. Au-delà de ses créations, Grégoire Callies donne carte blanche à des artistes complices pour qu'ils créent leurs spectacles au sein du Pilier des Anges : théâtre de marionnettes chinoises avec Yeung Fai, théâtre d'objets et marionnettes avec l'artiste congolais Hubert Mahela.

Par ailleurs, le Pilier des Anges est associé au Théâtre de l'Atalante (Paris). Grégoire Callies participe, avec son directeur Alain Barsacq, au développement d'un axe marionnette. Dans ce cadre, ils ont créé, en 2015, un festival de marionnettes, de théâtre d'objets et formes animées, le Pyka Puppet Estival, dont la prochaine édition aura lieu du 30 novembre au 21 décembre 2018.

Théâtre d'acteur

Le Pilier des Anges produit également des spectacles de théâtre d'acteur qui viennent nourrir sa démarche artistique : « Depuis l'Aube (Ode aux clitoris) de Pauline Ribat, « Molly » de Pascal Papini et Chloé Chevalier, « De terre en terre » de Hélène Hamon et Hubert Mahela.

Le Pilier des Anges – Le lieu

Pôle marionnette du Val-de-Marne

Depuis janvier 2016, le Pilier des Anges a pris la suite de Jean-Pierre Lescot à la direction artistique du théâtre Roublot.

Lieu de fabrication de théâtre de marionnette et des arts associés, le Pilier des Anges s'est donné pour mission : la création artistique, l'accueil des compagnies régionales, nationales et internationales, l'accompagnement de l'émergence et des nouvelles pratiques, la transmission, l'action culturelle et la formation professionnelle.

Le Pilier des Anges

DIRECTION
GREGOIRE CALLIES

HALLE ROUBLOT
95 RUE ROUBLOT - 94120 FONTENAY-SOUS-BOIS

01 82 01 52 02 - CONTACT@LEPILIERDESANGES.COM